

Chansons du deuxième étage
Bienheureux celui qui garde les yeux clos
Sanger frân andra vånningen, Danemark / Norvège / Suède 2000,
98 minutes

Alexis Ducouré

Le cinéma québécois des années 90
Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ducouré, A. (2001). Compte rendu de [Chansons du deuxième étage : bienheureux celui qui garde les yeux clos / *Sanger frân andra vånningen*, Danemark / Norvège / Suède 2000, 98 minutes]. *Séquences*, (216), 51–51.

CHANSONS DU DEUXIÈME ÉTAGE

Bienheureux celui qui garde les yeux clos

Empruntant le chemin moins ardu, nous pourrions dire que **Chansons du deuxième étage** constitue une critique acerbe du système économique en vigueur actuellement. De nombreux éléments pointent en cette direction. Tout d'abord — et même si cette constatation ne se fait pas d'emblée —, la référence au poète péruvien César Vallejo, l'un des plus importants poètes de langue castillane de son époque, mais également un communiste convaincu et pratiquant. Ensuite, les diverses références aux valeurs matérielles et à la façon dont celles-ci affectent la vie quotidienne des personnages (mention de la bourse, d'emprunts monétaires, de possessions, de commerce, de travail, etc.), pour ne pas mentionner ces hommes et femmes d'affaires qui effectuent cette marche expiatoire par les rues de la ville. Cette ligne thématique tisse sa toile de séquence en séquence, faisant du monde dépeint dans **Chansons du deuxième étage** un monde éminemment économique.

Depuis une perspective quelque peu différente, le film peut également être entendu comme une critique de la foi telle qu'elle s'exprime dans notre société actuelle (la foi dans les tours de magie, dans l'occultisme, dans l'Église ou dans les popes de l'économie). En fait, ces deux aspects s'entrecroisent continuellement dans les personnages tel le pasteur qui semble aussi bien versé dans les questions d'économie que de foi ou tel le président du conseil économique qui conclut de son étude — ou de son exégèse économique — qu'il ne nous est pas permis de travailler (ou encore cette voyante qui fait partie du conseil d'administration de la corporation). Dans **Chansons du deuxième étage**, les pratiques religieuses et économiques se superposent étrangement, culminant dans les trois séquences finales avec le sacrifice de la jeune fille auquel assiste toute l'élite du pays, la beuverie à laquelle s'adonne cette même élite suite au sacrifice et la rencontre finale entre Kalle et Uffe dans le dépotoir où ils se sont rendus pour se débarrasser des crucifix, suivie immédiatement de la rencontre entre Kalle et ses fantômes.

Cette superposition ou, plus précisément, cette fusion des valeurs matérielles et spirituelles n'est jamais aussi évidente que lorsque Lennart affirme, depuis sa cabine de bronzage, au tout début du film : « Il y a un temps pour tout; un temps pour les pyramides et un temps pour les machines à vapeur. »

Suivant un chemin plus escarpé, nous pourrions soulever la question de la forme *versus* le contenu : le cadre implacablement frontal avec ses lignes et angles pratiquement burinés sur l'écran, le statisme physique et psychique des personnages, le dénuement des espaces et de l'action. En somme, la précision d'entomologiste dont fait preuve Roy Andersson nous permet de déceler dans son discours non seulement une critique des rapports socio-économiques et religieux, mais également, et surtout, une critique rageusement impitoyable de notre société contemporaine. Andersson dépeint un monde sclérosé, sans vie, où la seule chose qui semble compter est le rajout de deux zéros au prix de base d'une marchandise.

Des visions critiques telles que celle que nous propose Andersson peuvent prendre plusieurs formes. Or, justement, il n'est pas rare

qu'elles démontrent une naïveté et/ou une incohérence dans leur discours qui les rend parfaitement insignifiantes (citons à titre d'exemple le déplorable **Bread and Roses**, de Ken Loach, 2000). Qu'est-ce qui distingue alors **Chansons du deuxième étage** du premier film critique venu ? Si ce film suit les mêmes objectifs que de nombreux autres films souvent moins intéressants, pourquoi est-il si différent ?

Lorsqu'une œuvre sort de l'ordinaire, notre premier réflexe est de nous demander ce qu'elle veut dire ou ce qu'elle dit. Obsédés par la quête du sens, nous oublions parfois que l'œuvre *est*, que sa présence transcende la simple équation signifiante. Nous cherchons des pistes interprétatives (qui se trouvent, ne le nions pas), quand bien souvent c'est la matière filmique même qui est sa propre signification.

Chansons du deuxième étage est une œuvre muséale, ou mieux encore, une œuvre qui s'apparente à une installation avant-gardiste. L'action, l'espace, les décors, la structure narrative, les relations entre les personnages, et même le maquillage poussiéreux qui leur couvre les traits (mais qui simultanément les exagère), distillent le même type



Portrait lugubre du monde contemporain

de rapport entre le spectateur et le film qu'entre une installation et son spectateur : un rapport toujours faux et artificiel. On traverse ces installations avec une impression de déjà-vu grossie d'un contexte social particulier. Ces œuvres, nous ne pouvons les voir en toute innocence, car dans leur matière même se trouve inscrit leur coût humain.

Même sommairement mentionnés, ces quelques éléments nous permettent de situer **Chansons du deuxième étage** parmi les grandes œuvres critiques du monde actuel. D'une étonnante cohérence, d'une portée inquiétante, le film de Roy Andersson est le portrait le plus lugubre du monde contemporain depuis **Les Idiots (Idioterne)**, 1998) de Lars von Trier. Avec Andersson, nous voyons le présent avec les yeux de l'histoire.

Alexis Ducouré

■ Sångers från andra våningen

Danemark/Norvège/Suède 2000, 98 minutes — Réal. : Roy Andersson — Scén. : Roy Andersson — Photo : István Borbás, Jesper Clevenas, Robert Komarek — Mont. : Roy Andersson — Mus. : Benny Andersson — Cost. : Leontine Arvidsson — Int. : Lars Nordh (Kalle), Stefan Larsson (Stefan), Bengt C.W. Carlsson (Lennart), Torbjörn Fahlström (Pelle), Sten Andersson (Lasse), Rolando Núñez (l'étranger), Lucio Vucino (le magicien), Per Jörnelius (le spectateur scie), Peter Roth (Tomas), Klas-Gösta Olsson (l'auteur du discours), Tommy Johansson (Uffe), Sture Olsson (Sven), Fredrik Sjögren (le jeune Russe), Jonny Tholwar (le clochard) — Prod. : Lisa Alwert, Roy Andersson — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.